

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 9798849942148

Éditeur : Yanis Okba – 14 rue du marquis de Maubreuil –
44470 Carquefou (France)

6,90 €

Dépôt légal : septembre 2022

© Yanis Okba, 2022

Le pèlerin et les sept princesses

—

La quête des pierres de lune

J.M. MONTSALVAT

Table des matières

Chapitre 1 – Souvenirs d'enfance.....	13
Chapitre 2 – La cabane dans les bois.....	17
Chapitre 3 – La mort et la vie.....	21
Chapitre 4 – Le paysan.....	25
Chapitre 5 – Une prière au ciel.....	31
Chapitre 6 – Le vieillard.....	37
Chapitre 7 – L'azalaï.....	43
Chapitre 8 – Kafara.....	47
Chapitre 9 – La reine.....	51
Chapitre 10 – Le jugement.....	55
Chapitre 11 – La princesse.....	59
Chapitre 12 – Le volatile.....	63
Chapitre 13 – La sorcière.....	69
Chapitre 14 – La vision.....	73
Chapitre 15 – La montagne blanche.....	79
Chapitre 16 – Le sorcier.....	83
Chapitre 17 – La guerre.....	89
Chapitre 18 – La malédiction.....	93
Chapitre 19 – Le monastère.....	97
Chapitre 20 – Une nuit étoilée.....	101
Chapitre 21 – Les vertus.....	105
Chapitre 22 – La quête.....	109
Chapitre 23 – La paix.....	115
Chapitre 24 – Le lac rose.....	119
Chapitre 25 – L'île mystérieuse.....	123
Chapitre 26 – Dans l'antre.....	127
Chapitre 27 – La bête.....	131
Chapitre 28 – L'or maudit.....	135
Chapitre 29 – La récompense.....	139
Chapitre 30 – Les adieux.....	143
Chapitre 31 – La corde dorée.....	147
Chapitre 32 – Rêveries.....	151
Chapitre 33 – Le retour.....	157

À celles et ceux qui ont contribué directement ou
indirectement à l'élaboration de cet ouvrage.

« C'est dans le merveilleux même que réside la vérité. »

Platon

*« Ainsi l'amoureux des mythes, qui sont des concentrés
de prodiges, est du même coup un amoureux
de sagesse. »*

Aristote

*« Le mythe incarne la plus haute approximation de la
vérité absolue qui puisse se traduire en paroles. »*

Ananda Coomaraswamy

« Conte, conté, à conter...
Es-tu véridique ?
Pour les bambins qui s'ébattent au clair de lune, mon
conte est une histoire fantastique.
Pour les fileuses de coton pendant les longues nuits
de la saison froide, mon récit est un passe-temps
délectable.
Pour les mentons velus et les talons rugueux, c'est
une véritable révélation.
Je suis à la fois futile, utile et instructeur.
Déroule-le donc pour nous... »

***Préambule traditionnel
du conte Kaïdara.¹***

1 Amadou Hampâté Bâ – Contes initiatiques peuls – Éditions
Stock – 1994 – p.251.

Chapitre 1 – Souvenirs d'enfance

J'ai grandi dans un village au cœur d'une petite vallée de moyenne montagne, entourée d'une forêt pleine de vie et qui à l'aube s'emplissait du chant mélodieux des oiseaux, et des cris parfois étranges des habitants des bois. Lorsque j'étais enfant, j'aimais me lever tôt le matin pour contempler la brume descendue des sommets des monts environnants et qui recouvrait la vallée d'un voile épais et blanchâtre. J'étais émerveillé lorsqu'elle se dissipait au moment même où le soleil daignait enfin se montrer dans le ciel. La beauté de mon village apparaissait alors au grand jour et se manifestait dans les pierres, les charpentes en bois et les tuiles en ardoises de nos maisons traditionnelles, dans les eaux poissonneuses et claires de la rivière qui serpentait dans la vallée, dans les sapins, les épicéas, les pins et les hêtres parfois centenaires qui dévoilaient subitement leur majesté.

Mon enfance fut à mes yeux un conte de fées et dès que je fus suffisamment grand au regard de mes parents, j'obtins d'eux le droit de m'aventurer seul dans cette forêt que j'appréciais autant pour sa riche faune que pour sa flore variée. Profitant des vacances scolaires, je partais régulièrement à l'aurore en emportant avec moi des provisions et de l'eau dans mon sac à dos, un bâton de marche dans la main, un couteau laguiole dans la poche de mon pantalon et une paire de jumelles autour du cou. Je passais ainsi la journée dans la forêt à la recherche d'une proie, car j'aimais plus que tout surprendre les habitants des bois, pour les contempler sans toutefois les déranger.

Les oiseaux se prêtaient plus volontiers à ce petit jeu et le ciel n'était jamais vide de leur présence. Que ce soit le milan royal planant en altitude, le merle virtuose perché à la cime d'un arbre, le pic vert martelant de son bec le bois dur d'un tronc, le martin pêcheur à l'affût en bord de rivière ou le faisan picorant le long d'un pâturage, il était toujours possible d'observer un volatile pour peu que l'on soit attentif et immobile. Quant aux gros animaux, c'était une tout autre affaire. Je passais beaucoup de temps assis dans les fourrés sans bouger, guettant le moindre bruit ou mouvement aux alentours. C'était parfois difficile. Néanmoins, mes efforts finissaient souvent par payer et je rentrais chez moi rarement

déçu tant le spectacle qui m'avait été offert avait été merveilleux.

J'admirais la noblesse du cerf ou l'élégance de la biche déambulant sur un sentier en lisière de forêt, l'opiniâtreté d'un sanglier écumant une clairière en quête de sa pitance quotidienne, la prudence extrême de l'écureuil roux descendu de son arbre pour ramasser des graines ou se délecter de champignons.

Et puis, il y avait quelques fois, des rencontres fortuites, fugaces et miraculeuses. Comme ce lynx boréal à la fourrure tachetée, aux oreilles ornées de pinceaux noirs et aux favoris courant le long de son gracieux visage, apaisant sa soif au bord d'une marre en plein été, ou encore ce grand tétra, coq imposant au plumage noir de jais, au bec blanc comme la neige, le dessus et l'arrière des yeux cernés d'une peau rouge vif, aperçu sur la cime d'un sapin à la fin de l'hiver.

Voilà les souvenirs qui remontaient à la surface de ma mémoire quand, le jour de mes quarante ans, je reçus un appel téléphonique de ma mère qui me souhaita un joyeux anniversaire avant de s'effondrer en larmes pour m'apprendre le décès de mon père. Ce fut pour moi un véritable électrochoc. Je ne m'étais pas préparé à faire face à la mort d'un de mes parents, malgré les signes avant-coureurs et leur grand âge.

Étant un enfant unique, je n'avais pas d'autre choix que de quitter Paris pour rejoindre au plus vite ma mère qui vivait toujours dans ce petit village perdu au beau milieu du massif des Vosges. Le lendemain soir, j'étais auprès d'elle pour la soutenir de mon mieux et organiser les funérailles de mon pauvre père.

Chapitre 2 – La cabane dans les bois

La cérémonie et l'enterrement de mon père furent rapides, simples et émouvants. Toute la famille avait été présente pour soutenir ma mère qui n'arrivait pas encore à accepter pleinement la disparition de son défunt mari. De mon côté, je n'avais pas eu l'occasion de faire mon deuil, étant constamment occupé par l'organisation des funérailles et la paperasserie administrative. Il m'aura fallu pas moins d'un mois pour régler les problèmes d'héritage suite au décès de mon père. Entre-temps, je faisais d'incessants allers-retours entre Paris et les Vosges pour m'occuper de ma mère. Bien que les voisins aient été d'un grand secours, elle avait plus que jamais besoin de moi. Voyant que son état ne s'améliorait pas, je décidai de prendre un congé de longue durée afin d'être présent pour l'aider au quotidien. C'est ainsi que je retournai m'installer dans la maison de mon enfance, quasiment

vingt ans après l'avoir quittée pour une autre vie à Paris.

Après quelque temps seulement, j'étais redevenu un enfant du village. C'était à la fois étrange et surprenant. J'avais rapidement retrouvé mes points de repères et mes sensations d'antan, oubliant les vicissitudes d'une vie parisienne trépidante. Toutes ces personnes que j'avais connues durant mon enfance, et qui certes avaient beaucoup vieilles, me considéraient toujours comme un jeune garçon et leur regard bienveillant ainsi que leurs bons conseils contribuèrent largement à mon adaptation. L'état de ma mère s'améliorait de jours en jours et à l'approche du printemps, je jugeai qu'il était temps pour moi de reprendre mes activités et autres responsabilités professionnelles. J'appelai ma tante pour lui demander de venir passer quelques jours chez sa sœur afin d'assurer une transition en douceur. Elle accepta de bon cœur et je me résolus à rentrer à Paris. Mais avant de partir, ma mère me demanda d'aller récupérer quelques affaires qui appartenaient à mon père et qui se trouvaient dans une vieille cabane quelque part en forêt. Il avait été garde-chasse une grande partie de sa vie et bien qu'il ait été à la retraite depuis plusieurs années déjà, il continuait d'assurer, bénévolement et autant que sa santé le permettait, des

missions de protection de l'environnement pour le compte de l'association locale des chasseurs-pêcheurs.

Je me souviens être parti un dimanche ensoleillé un peu avant onze heure. Le ciel était dégagé et le soleil répandait une lumière douce et chaleureuse. Après une heure à serpenter sur de petites routes de montagne, j'arrivai enfin sur le chemin forestier qui menait tout droit à la cabane que je devinais au loin. Le chemin de terre n'était pas assez praticable pour le petit véhicule que j'avais loué. Je décidai donc de continuer à pied jusqu'au chalet en bois que je rejoignis en quelques minutes seulement. J'ouvris la porte cadénassée à l'aide du trousseau de clés que m'avait confié ma mère un peu plus tôt. L'intérieur était un peu frustré et sombre. Une petite cheminée, une table, deux chaises, quelques étagères suspendues et deux armoires fermées à clé que je pus ouvrir sans difficulté.

La première contenait du matériel de chasse et de pêche ainsi que quelques conserves. Dans la seconde se trouvaient deux fusils de chasse et des boîtes de munitions. Sans me poser plus de questions, je me résolus à ramener tout ce bric-à-brac chez ma mère. Je commençai par transporter le contenu de la première armoire jusqu'à la voiture. Deux allers-retours suffirent pour accomplir ma besogne. Il ne restait plus qu'à récupérer les armes à feu.

J'avais hâte d'en finir et avec un peu de chance, je pensais être de retour pour le déjeuner. J'empoignai donc les deux fusils et les boîtes de munitions, et je refermai l'armoire dans un même effort lorsqu'une des deux armes me fila entre les doigts, sa crosse heurta le sol et un coup de fusil partit brusquement ! À aucun moment je n'avais imaginé que l'arme ait pu être chargée... La surprise et le choc furent tels que je fis un bond en arrière avant de ressentir une vive douleur à la tête. Je m'effondrai alors violemment. Le corps gisant sur le sol, je sombrai rapidement dans les ténèbres de l'inconscience, seul, en pleine forêt. Mon histoire aurait pu s'arrêter là, comme un tragique fait divers relaté dans un journal local, mais c'était sans compter sur la providence. C'est en effet par la grâce de ce terrible accident que j'ai pu entreprendre la plus grande aventure de ma vie...

Chapitre 3 – La mort et la vie

Je ne sais pas combien de temps je suis resté inconscient, allongé là sur le sol. Je me souviens seulement de m'être éveillé au milieu d'une obscurité quasi totale. Après quelques instants d'adaptation, je recouvrai tous mes esprits et je me redressai avec une déconcertante facilité. Je me sentais bizarrement très bien et j'avais l'impression d'être en parfaite santé. Dans ces profondes ténèbres, mon regard fut attiré par un mince filet de lumière qui émergeait droit devant moi à hauteur d'homme. Je ne voyais rien autour de moi et cette lumière était mon seul point de repère. Je me dirigeai donc vers celui-ci en marchant à tâtons. Je fus surpris par la consistance du terrain. On aurait dit du sable et mes pieds frappaient régulièrement de grosses pierres à mesure que je me rapprochais de la source lumineuse. Après quelques pas, j'avais atteint mon but, une paroi friable d'où filtrait plusieurs rayons de lumière. Je ramassai une

pierre qui se trouvait à mes pieds et je frappai la paroi de toutes mes forces. Contre toute attente, le mur s'écroula comme un château de cartes !

Au dehors, la lumière du jour était si vive qu'elle m'aveugla un moment, le temps que mes yeux s'habituent à cette soudaine clarté. Quand je pus enfin les rouvrir, je vis un immense désert de pierres et de cailloux à perte de vue, où seulement quelques montagnes rocheuses découpaient l'horizon. J'étais moi-même sur une petite colline. En me retournant, je découvris ce qui ressemblait à une grotte naturelle taillée dans la roche. J'étais stupéfait, hébété par un tel spectacle ! Par quel miracle avais-je bien pu atterrir dans un lieu pareil ? Comment avais-je pu être transporté d'une cabane de la forêt vosgienne dans cet endroit qui me rappelait le désert du Sahara ? J'avoue qu'il m'a fallu plusieurs minutes pour me remettre de cet état de grande perplexité. Mais que faire face à un mystère qui dépasse de très loin la raison, si ce n'est d'accepter la réalité telle qu'elle est ? Plus facile à dire qu'à faire...

Quand je repris enfin mes esprits, je fus envahi par un immense soulagement. Je n'étais pas mort suite à cet accident stupide qui aurait pu me coûter la vie ! Mais après réflexion, j'éprouvai une vive émotion et le doute s'empara de moi. N'étais-je pas mort finalement ? Transporté dans un au-delà, une vie

après la vie dont on parle tant aujourd'hui ? Je ne savais pas quoi penser de tout cela et pour ne pas céder à la panique, je me résolus à fermer les yeux pour inspirer et expirer de profondes bouffées d'air. Cet exercice simple que j'avais l'habitude de pratiquer m'aida à retrouver un peu de calme et de sérénité. D'ailleurs, grâce à lui, je pris conscience que je respirais toujours. J'étais donc bel et bien en vie ! Je scrutai alors les environs afin d'évaluer un peu mieux la situation. Mon regard se posa sur une fine colonne de fumée blanche que je distinguais à peine au loin. Elle semblait surgir d'une tâche verte qui détonait avec le brun du désert. Je compris qu'il devait s'agir d'une petite oasis et comme il n'y avait jamais de fumée sans feu, j'espérais de tout mon cœur rencontrer des êtres humains dans cet improbable îlot de verdure au sein de cet océan désertique.

Sans plus attendre, je descendis de la colline avec une surprenante agilité. J'étais comme porté par l'espoir de trouver de l'aide et des réponses à mes questions. L'oasis paraissait assez loin de ma position, environ cinq kilomètres au jugé. Je marchais droit en direction de la colonne de fumée blanche d'un pas léger et avec une étonnante habileté. Je n'étais nullement éprouvé par le soleil de plomb qui rayonnait dans le ciel azur. J'avais l'impression de ne subir ni les effets de la chaleur ni ceux de la

gravitation, et après environ dix minutes seulement, je me retrouvai aux portes de l'oasis ! Il y avait là des dizaines de palmiers-dattiers, des arbres fruitiers, un champ de céréales et même un jardin potager. Des canaux d'irrigation dispensaient une eau précieuse bien que saumâtre à la végétation. Celle-ci provenait d'une grande mare au centre de l'oasis. Quelques chèvres broutaient tant bien que mal les quelques feuilles vertes des buissons aux alentours. J'entendis alors clairement le son d'une voix humaine et je m'élançai précipitamment dans sa direction.

Chapitre 4 – Le paysan

Il y avait au centre de la palmeraie une maisonnette reposant sur une base en pierre et dont les murs étaient faits d'une sorte de torchis brun, le tout surmonté d'une toiture en feuilles de palmier tressés. D'un foyer extérieur s'échappait la fumée blanche que j'avais suivie. À quelques pas devant la mesure se trouvait un homme agenouillé à même le sol, son fessier reposant sur ses talons, les paumes des mains dressées vers le ciel et le regard dirigé vers la terre. À ses vêtements, on devinait sans peine sa condition de pauvre paysan. Il devait avoir à peine la quarantaine selon moi. Il marmonnait des mots dans sa barbe que je n'entendais pas distinctement et il paraissait complètement absorbé dans sa méditation. Son recueillement était si pur et intense que je n'osais pas l'interrompre et j'attendis patiemment à quelques mètres de là.

Au bout d'un long moment, il finit par se relever. Je sautai immédiatement sur cette occasion pour l'apostropher : « Monsieur, s'il vous plaît, excusez-moi de vous déranger ! lui dis-je d'un ton amical. Il tourna son visage vers moi l'air étonné.

– Par Dieu, d'où sorts-tu donc l'ami ? s'exclama-t-il.

– À vrai dire, c'est une question que je me pose moi-même, rétorquai-je l'air penaud. C'est assez compliqué à expliquer. En fait... Non, disons plutôt que je me suis évanoui dans une forêt et que je me suis ensuite réveillé ici, dans ce désert. J'avais moi-même du mal à croire à mes propres paroles, alors quand je vis un rictus se dessiner sur le visage de mon interlocuteur, j'en déduisis qu'il me prenait pour un insensé.

– Ah, une forêt... répliqua-t-il songeur. On a pas vu de forêt par ici depuis des temps très très anciens ! Déconcerté par sa réflexion, je bredouillai quelques mots.

– Quel est cet endroit ? Est-ce le désert du Sahara ? Sommes-nous loin de la France ?

– Je ne connais pas ces mots ! répliqua-t-il.

– De quels mots parlez-vous donc ?

– Sahara, France. Je ne connais pas ces mots !

– Pourtant vous parlez français !

– Français... Je ne connais pas ce mot. Moi, je parle la langue des mes ancêtres, tout comme toi l'ami ! Je

ne comprenais plus rien, ce drôle de bonhomme me semblait tout bonnement fou ! Du coup, je parai au plus pressé.

– Où sommes-nous s’il vous plaît ?

– Dans une oasis au beau milieu du désert.

– Merci, j’avais bien vu, mais dans quel désert, quelle région, quel pays voyons ?

– Ah, je comprends... Tu foules la terre de mes ancêtres ! dit-il tout fièrement.

– Oui, d’accord, répondis-je machinalement, halluciné par une telle conversation. Y-a-t-il d’autres personnes ici ? tentai-je désespérément.

– Non, je suis maintenant le seul homme ici ! Devant cette dernière réponse je baissai les bras de dépit. Et toi l’ami, d’où viens-tu ?

– De toute évidence, de très très loin... répliquai-je découragé.

– Y-a-t-il des palmiers dans ta forêt ? continua-t-il ».

C’était la goutte d’eau qui fit déborder le vase ! Je ne pris même pas la peine de répondre et je m’éloignai de cet énergumène pour aller m’asseoir un peu plus loin à l’ombre d’un palmier. Je voulais prendre du recul et me poser pour réfléchir à ma situation qui était loin de s’arranger comme je le voulais. Je restais seul perdu dans mes pensées un long moment.

Le temps passa très vite et lorsque le soleil disparut sous l'horizon, je me résolus à retourner voir le paysan. Je le surpris de nouveau en méditation devant sa maisonnette. Quand sa longue oraison fut terminée, je me rapprochai de lui tout doucement. Me voyant venir, il m'invita à m'installer autour d'un feu. Puis, il fixa les étoiles quelques instants et me dit : « Tu sais l'ami, avant, au temps de mes ancêtres, il y avait une immense forêt ici. Des arbres et des plantes de toutes sortes, des rivières et des animaux à foison. La vie était douce et merveilleuse avant.

– Que s'est-il passé pour qu'un tel endroit se transforme en désert ?

– Je ne sais pas ou plutôt je ne sais plus. Je me suis éveillé un jour ici, seul dans cette oasis. Depuis, ma mémoire me fait grandement défaut. Il y a bien quelques bribes de mon ancienne vie qui affleurent de temps à autre à la surface de ma conscience, mais ce sont des souvenirs incomplets et flous. Pris en eux-mêmes, ils font sens, mais je n'arrive pas à les assembler pour reconstituer une histoire cohérente. C'est comme si je regardais le monde à travers le chat d'une aiguille. Pourtant, je sais que mes souvenirs sont bel et bien réels...

– C'est triste... N'avez-vous pas tenté de partir à la recherche de votre famille ?

– Ce n'est pas l'envie qui me manque. Je sais que j'ai une famille. J'ai vu mes pères et mères, frères et sœurs en songe, même si je ne me souviens plus des traits de leurs visages, je sais qu'ils existent.

– Bien, alors pourquoi ne pas tenter de les retrouver ?

– Plus facile à dire qu'à faire... Et partir en suivant quelle orientation l'ami ? Il n'y a que le désert aride à perte de vue ! Comment entreprendre un tel voyage dans un endroit pareil et sans aucun point de repère ? Avec quelles ressources, quelle monture ? Je ne sais même pas dans quelle direction chercher ! ».

Chapitre 5 – Une prière au ciel

J'étais chagriné par l'histoire de ce pauvre paysan, d'autant plus que je me sentais impuissant. La seule chose que je pouvais faire pour lui en cet instant, c'était de lui prêter une oreille attentive et une épaule compatissante. Assis tous les deux autour du feu qui crépitait, une nuit sans lune avait fini pour nous envelopper, tandis que les flammes dansaient de joie sous un magnifique ciel étoilé. En regardant la voûte céleste avec mon compagnon d'infortune, je repris conscience de la beauté de la nature, dont je m'étais éloigné sans m'en rendre compte il y a déjà plusieurs années. La profondeur extrême du ciel nocturne, le scintillement des étoiles et l'éclat lumineux de la voie lactée me bouleversaient soudainement. Mon cœur aurait voulu embrasser de ses bras cette dame céleste revêtue d'une robe bleu nuit incrustée de diamants et couverte d'un voile de mousseline blanc.

Après un certain temps, je décidai de rompre le silence qui s'était naturellement installé entre nous deux. Je lui demandai de but en blanc : « Quelle est le but de cette méditation que je vous ai vu pratiquer à deux reprises aujourd'hui ? »

– C'est une prière que j'adresse au ciel. Je fais ça plusieurs fois par jour, me répondit-il.

– Et que demandez-vous au ciel, osai-je un peu timidement.

– Ah... Je lui demande de faire tomber une pluie secourante et vivifiante, le plus rapidement possible et en très grande quantité. Une pluie faite de grosses gouttes recouvrant toute l'étendue désertique, mais sans conséquences néfastes pour les êtres vivants, que ce soit mes chèvres, les arbres ou les scorpions.

– Je vois, mais en quoi cette pluie vous aidera ? insistai-je.

– Je souhaite que la forêt d'autrefois renaisse de ses cendres. Que la vie ici redevienne foisonnante, à l'image des visions que j'ai parfois dans mes rêves. Je sais que mes ancêtres ont vécu dans cette forêt. Ils l'ont tant aimée... Je le sens dans mes entrailles. Il se tut alors un instant avant de reprendre. Si la terre redevenait fertile, si la végétation repoussait, si les rivières coulaient de nouveau et remplaçaient ce funeste désert, alors je pourrais quitter cette oasis

sans peine, voyager sans crainte et peut-être retrouver enfin ma famille...

– Je comprends. ».

Sur ces mots, les larmes emplirent les yeux du pauvre paysan. Pudique, il se retira dans sa maisonnette après m'avoir souhaité une bonne nuit. De mon côté, je repensais à ce qu'il m'avait confié. J'éprouvais de la peine pour cet homme qui était prisonnier d'un espace aussi contraint, confiné dans un endroit aussi restreint. D'ailleurs, moi aussi, je souhaitais quitter cette oasis le plus vite possible pour retrouver ma mère. Elle devait se faire un sang d'encre. Je réconfortais mon âme en lui disant que ma tante veillait sur elle pendant mon absence. Véritable cordon-bleu, elle devait lui mijoter de bons petits plats...

Bizarrement, je n'avais ni faim, ni soif et encore moins sommeil. J'étais tout à fait lucide et la fatigue ne semblait pas avoir de prise sur mon corps. C'était pour moi une sensation à la fois étrange et familière. D'un certain côté, cet état me rappelait l'énergie débordante de mon enfance, quand le soir venu après avoir gambadé dans les bois toute la journée, je bataillais avec mes parents pour ne pas aller me coucher, prétextant que le sommeil était une perte de temps !

Je remarquai que le feu s'était éteint après avoir consumé tout le bois et que le jour se levait déjà sur le désert. J'avais l'impression qu'une heure s'était à peine écoulée depuis que mon pauvre compagnon était allé se coucher. Malgré tout, ses propos avaient produit leurs effets. Contrairement à lui, je ne voulais pas passer le reste de ma vie dans cette oasis à attendre une pluie providentielle. Mon instinct me poussait étrangement à partir vers l'Ouest, là où le soleil se couche. Je jetai un dernier regard sur la masure et je quittai l'oasis sans regret. Je marchai à une allure soutenue sans me retourner. Mes pas étaient légers comme si j'étais porté par le vent. Après quelques minutes, j'arrivai devant d'immenses dunes de sable doré. Leur splendeur s'étalait à perte de vue. C'était un spectacle majestueux qui imposait le silence. Du reste, quels mots pourraient bien rendre un tant soit peu le goût de cette expérience, celle d'un homme seul face au désert ?

Le soleil était à son zénith et toujours pas de nuage à l'horizon. J'avais un pincement au cœur en imaginant mon pauvre ami adresser ses prières au ciel en ce moment. Comment ne pas désespérer dans une telle situation ? C'était une énigme pour moi. Une vipère à cornes des sables attira tout à coup mon regard. Elle ondulait avec grâce laissant derrière elle un mystérieux tracé en forme de S étiré et discontinu.

Je la suivis machinalement jusqu'au sommet de la dune. Je découvris alors le spectacle grandiose d'une mer de sable où les poissons avaient fait place aux serpents et autres scorpions. Un îlot de verdure émergeait au loin à la surface de cet océan minéral. Je me dirigeai naturellement dans sa direction.

Chapitre 6 – Le vieillard

Je m'étais maintenant habitué à cette étonnante capacité qui me permettait de traverser de vastes étendues désertiques sans le moindre effort. Paradoxalement, je trouvais cela naturel, bien qu'une partie de moi continuait à penser que cela était tout de même très bizarre... Je ne me posais pas plus de questions, car mon attention se focalisait dorénavant sur l'îlot de verdure que je venais d'atteindre. Je me trouvais au pied d'un gros monticule de sable au sommet duquel reposait un arbre d'une hauteur d'environ trois mètres et dont je ne reconnus pas l'essence. Lorsque je fus en haut, je découvris avec surprise, au milieu des racines, un homme à la barbe et aux cheveux blancs assis en tailleur, les yeux fermés. Il était habillé de deux pièces d'étoffes blanches non cousues dans lesquelles il s'était enveloppé en prenant soin de laisser son épaule droite dénudée.

Les feuilles vertes de l'arbre lui procuraient de l'ombre et de gros fruits verts, dont la forme tenait à la fois de la pomme et de la poire, étaient à portée de main. À la base de l'arbre, un peu sur le côté, se trouvait un petit bassin alimenté par de minces filets d'eau qui ruisselaient le long de ses branches courbées et de son tronc noueux. « Salut l'ami ! me dit-il en ouvrant brusquement les yeux.

– Bonjour, puis-je vous déranger dans votre méditation ? demandai-je avec respect.

– Avec plaisir, les rencontres sont précieuses et rares ici. Veux-tu manger un de ces délicieux fruits l'ami ?

– Non merci, je n'ai pas faim.

– Veux-tu plutôt de cette eau fraîche ?

– Heu, non, non, merci. Je n'ai pas vraiment soif.

– Alors que désires-tu l'ami ?

– Savez-vous dans quelle direction se trouve la ville la plus proche ? Le vieil homme prit quelques instants pour réfléchir.

– Il y a bien cette ville où je vivais autrefois et dont j'ai maintenant oublié le nom. Il me semble qu'elle se trouve vers l'Ouest. À plusieurs jours de marche je crois.

– Un grand merci ! répliquai-je en poussant un ouf de soulagement. Lisant la joie sur mon visage, l'ermite poursuivit l'air renfrogné.

– Je ne te conseille pas d'y aller mon garçon !

- Ah bon et pourquoi ça ? rétorquai-je intrigué.
- Il y a plus de mauvaises choses que de bonnes là-bas.
- Mais je n’ai pas le choix. Je dois m’y rendre afin de trouver un moyen de rentrer chez moi !
- C’est un précieux conseil que je te donne l’ami. J’ai fui les gens de cette ville il y bien longtemps déjà, pour sauver ma propre vie, et j’ai pris refuge sur ce monticule comme tu le vois.
- Qu’est-ce qui vous a poussé à fuir ces gens ? Sont-ils violents, dangereux ? répondis-je inquiet.
- Oui, certains d’entre eux sont aussi venimeux que les scorpions. Ils tuent et mentent pour défendre leurs seuls intérêts. Enivrés par le pouvoir et les honneurs, ils convoitent toujours plus de richesses. Leur soif de domination a dénaturé leurs perceptions. Leurs cœurs sont devenus incapables de voir au-delà de leurs propres horizons !
- Il ne s’agit que d’une minorité d’hommes, rassurez-moi ?
- Oui, les élites qui administrent les affaires de cette ville maudite. Quant à la foule qu’ils dirigent, elle divague à tâtons, plus aveugle que les bêtes, plus aveugle même qu’un troupeau ! Devenus incapables de voir ce qui se cache derrière les formes de ce monde, les hommes sombrent dans la folie et ils consacrent leur courte vie aux réalités illusoires et

éphémères sans cesse changeantes. Quelle misère l'ami !

– Mais dans ces conditions, que font les gens biens dans cette ville ?

– Les meilleurs, ceux dont les montures ont été dressées à obéir, ont définitivement quitté cette ville. Ils sont partis dans un pays lointain qui n'est malheureusement accessible ni par terre, ni par mer...

– Et vous alors ?

– J'ai tenté de les suivre mais en vain. Ils font déjà partie du passé, le désert est maintenant vide, nulle trace d'eux, ni puits foré, ni repère posé. C'est comme s'ils s'étaient littéralement volatilisés ! Au bord du désespoir, la providence a tout de même récompensé mes efforts. J'ai trouvé cette petite colline qui tient du miracle. Sous mon arbre, je suis désormais à l'abri des vicissitudes de la vie.

– Vous avez donc trouvé votre petit coin de paradis ! m'exclamai-je.

– Pour être honnête avec toi l'ami, on ne peut pas vraiment parler de paradis, car la solitude est ma seule compagne ici. Par ailleurs, s'il m'arrivait de quitter ce lieu saint, alors je deviendrais aussi laid que tous ces gens que je blâme. Mon salut réside tout entier dans ce lieu sacré. C'est ce qui fait à la fois mon bonheur et mon malheur.

– Je ne comprends pas, que vous manque-t-il donc ici ?

– L'essentiel mon ami, à savoir ma famille ! ».

Sur ces mots, les larmes emplirent les yeux du pauvre homme. Pudique, il se retira en lui-même et se plongea dans une profonde méditation après m'avoir souhaité une bonne continuation. Quant à moi, je repensais à ses paroles qui exhalaient un doux parfum de vérité, mais dont le goût laissait en bouche une amertume et une aigreur désagréables, en somme des regrets et un goût d'inachevé...

Chapitre 7 – L’azalaiï

J’éprouvais de la peine pour ce vieil ermite à la fois lucide et désenchanté, paisible et tourmenté. Il me faisait penser à un réfugié qui avait fui la guerre dans son pays, tiraillé entre une patrie lointaine devenue inaccessible et une terre d’adoption dans lequel il ne pouvait s’épanouir. Comme un ascète, il avait fait le choix de se retirer du monde, de vivre seul sur sa colline de sable au beau milieu du désert. Pour vivre heureux, il s’était coupé des autres et retranché dans une prison dorée. Pour ma part, je ne pouvais pas me satisfaire de cette réponse. Je pris donc mon courage à deux mains et je fonçai tête baissée en direction de l’Ouest dans le but de rejoindre cette ville sulfureuse qui avait été répudiée par l’ermite autrefois.

Après plusieurs kilomètres à crapahuter dans les dunes sans rencontrer personne, le sable du désert céda brutalement la place à une grande étendue grisâtre qui s’étirait jusqu’à l’horizon. Au fur et

mesure que je me rapprochais, je distinguais nettement des hommes enturbannés de la tête aux pieds. Ils donnaient de violents coups de pioches dans la terre sous un soleil ardent. Je les observai quelques minutes un peu en retrait pour ne pas attirer leur attention. Certains extrayaient de lourdes plaques blanchâtres tandis que d'autres les disposaient ensuite sur le dos d'une bonne vingtaine de chameaux. Lorsque toutes les bêtes furent chargées, les hommes se rassemblèrent et une longue caravane se forma autour des chameaux disposés en file indienne. Ils se mirent ensuite en route vers l'Ouest avec leur précieuse cargaison. Je les suivis un moment sans me faire repérer. Puis, ayant constaté qu'ils ne représentaient a priori aucun danger, je m'aventurai à leur rencontre.

Bizarrement, ma présence fut à peine remarquée. « Bonjour messieurs, où allez-vous donc avec votre marchandise ? », leur demandai-je sur un ton avenant. Je n'eus en retour aucune réponse, pas même un regard ! Je remontai alors la colonne d'hommes et de bestiaux sans parvenir à capter leur intérêt, sauf un jeune garçon qui sortit du rang. « Eh, salut l'ami ! Que fais-tu par ici ? me dit-il souriant.

— Je suis tombé sur vous par hasard. Je cherche une ville située à l'Ouest, mais je ne connais pas son nom,

rétorquai-je content d'avoir enfin pu trouver un interlocuteur bienveillant.

– Tu dois certainement parler de Kafara. C'est là où nous nous rendons.

– Puis-je me joindre à vous ?

– Fais comme bon te semble l'ami.

– Parfait, je te remercie ! ».

Le jeune garçon m'expliqua par la suite qu'ils transportaient l'azalāi, de précieux cristaux de sel pour le compte de la souveraine de Kafara. C'était une denrée rare qui avait fait la richesse de cette cité aux portes du désert. C'était la reine en personne qui avait attribué cette dure besogne à la tribu du jeune garçon, et pour les convaincre de s'acquitter de cette tâche ardue, elle retenait en otage quelques-uns des enfants des membres du clan. Elle s'assurait ainsi de leur loyauté et de leur fidélité. À la fin de chaque semaine, les hommes devaient lui livrer une quantité précise de sel sous peine de représailles terrifiantes. C'était un labeur dur et difficile que d'extraire cet or blanc du désert. C'était d'ailleurs pour cela que personne ne m'avait répondu. Exténués par une fatigue harassante, hébétés par des pressions psychologiques incessantes, la majorité des hommes de la tribu se comportaient comme des morts-vivants, avançant machinalement au pas des chameaux.

J'étais encore une fois peiné par ce que je voyais et entendais. À croire que pour ces pauvres gens, nous étions bel et bien en enfer ! Je me remémorai alors les paroles de l'ermite qui m'avait enjoint de ne pas me rendre à Kafara. Les dangers, dont il m'avait parlés, s'incarnaient cruellement dans la triste vie de ces bédouins. Malheureusement, je n'avais pas le luxe de m'apitoyer plus longtemps sur ce destin injuste. Il fallait que j'atteigne la ville au plus vite pour tenter de découvrir un moyen de rentrer chez moi. Ce fut donc à contre cœur que je les abandonnai à leur funeste sort. Non sans mal, je me résignai à quitter ce jeune garçon aimable qui avait su me sourire dans de telles conditions, pour m'élancer comme un éclair vers Kafara. J'arrivai ainsi aux portes de la cité un peu avant la tombée de la nuit.

Chapitre 8 – Kafara

Kafara était entourée d'immenses murailles couleur sable et illuminées par une multitude de flambeaux. Une porte monumentale en bois et en fer forgé, surmontée d'horribles gargouilles en pierres taillées, marquait l'entrée principale de la cité. Une troupe d'hommes en armes en protégeait l'accès. La peur envahit tout à coup mon cœur à la vue de ce spectacle effrayant. Je ne pouvais m'empêcher de repenser aux paroles du vieil ermite et du jeune garçon. Qu'allais-je trouver ici ? Mon malheur ou mon salut ? Était-ce d'ailleurs une bonne idée de vouloir pénétrer dans cette cité ? Mon cœur me disait de fuir très loin alors que ma raison me dictait le contraire. Avais-je d'autres alternatives ? Je répondais non sans hésiter ! Alors prenant mon courage à deux mains, je m'approchai timidement des gardes qui semblaient se disputer avec virulence.

Quand je fus suffisamment près, l'un d'entre eux m'aperçut tandis que je sortais de la pénombre et m'apostropha : « Halte ! Qui va là ? »

– Bonsoir messieurs, je suis un voyageur perdu qui demande refuge.

– Approche-toi l'étranger ! rétorqua-t-il sèchement. Je m'exécutai non sans hésitation. Alors, ça vient ! renchérit-il la main sur le pommeau de son épée.

– Quoi ? répondis-je interloqué.

– Où sont tes papiers ?

– Excusez-moi, de quels papiers parlez-vous ?

– De ton laissez-passer ! Un parchemin délivré par l'administration et qui t'autorise à circuler librement dans le royaume.

– Désolé, je n'ai pas de papier sur moi. Mais j'ai besoin de votre aide !

– Je crois qu'on à tirer le gros lot les gars ! dit-il tout en s'avançant vers moi un sourire aux lèvres. ».

Le garde sortit alors de sa longue cape un gourdin en bois et m'asséna un coup puissant à l'estomac. Je ressentis une vive douleur qui coupa net ma respiration et me fit perdre l'équilibre. Titubant, je tentai de fuir, mais mon corps était devenu subitement si lourd que je n'arrivais plus à faire le moindre pas. En me voyant gesticuler comme un vermisseau, l'homme se mit à rire aux éclats et me porta un nouveau coup, d'une violence extrême au

niveau des genoux. J'entendis un craquement sourd et inquiétant. Je m'écroulai sur le sol aussitôt, me noyant dans ma souffrance, sans perdre conscience pour autant. Deux autres gardes me traînèrent ensuite par les pieds dans la poussière jusqu'à une petite porte dissimulée sur le côté. Ce fut de cette manière que je pénétrai dans la cité de Kafara, d'une façon que je n'avais pas du tout imaginée...

Après un long moment, les deux soldats me jetèrent dans une geôle mettant ainsi fin à la première partie de mon calvaire. « Tu cherchais un refuge l'étranger, eh bien le voilà, bienvenue dans ta nouvelle demeure ! », déclara avec emphase le plus petit des deux hommes, qui était manifestement très fier de sa boutade. Je passais le reste de la nuit prostré, allongé sur de la paille à même le sol, comme un animal blessé, en attendant que la douleur veuille bien s'apaiser. Cette nuit-là me parut durer une éternité, d'autant plus que je n'éprouvais aucune fatigue et que je n'avais toujours pas le droit à un sommeil réparateur. C'était tout de même étrange ce qui m'arrivait. Je n'avais ni faim ni soif, mais je ressentais la douleur... J'eus tout le loisir de méditer ces quelques réflexions et surtout les avertissements que j'avais reçus, et que j'avais, je dois l'avouer, un peu trop vite écartés. En définitive, je parvins dans un moment rare de lucidité à la conclusion suivante : la

nature humaine était à la fois merveilleuse et terrifiante, résiliente et si fragile en même temps !

Les deux soldats vinrent me chercher le lendemain matin. Ils furent surpris quand ils me virent debout, en pleine forme, comme s'il ne s'était rien passé la veille. J'étais moi-même le premier étonné par cette capacité de récupération prodigieuse. Ils étaient accompagnés d'un homme qui portait des habits d'apparat. C'était un juge chargé d'étudier mon cas. « D'où viens-tu et que veux-tu l'étranger ? dit-il sans prendre la peine de me saluer.

– Je viens d'un pays lointain et je suis venu à Kafara pour y chercher de l'aide.

– Dans quel but ?

– Je veux simplement rentrer chez moi !

– Je vois... Le juge se tourna vers les soldats. C'est un drôle d'espion que nous avons là ! Présentez-le à l'audience royale en fin de matinée. La reine jugera de son sort, conclut le magistrat d'un air dédaigneux. ».

Chapitre 9 – La reine

J'étais perdu dans mes pensées, assis à même le sol dans cette geôle où je croupissais depuis mon arrivée à Kafara, quand les deux soldats revinrent me chercher. Pour je ne sais quelle raison, l'un d'eux lia fortement mes poignées avec de la corde et me couvrit la tête d'une toile de jute si épaisse que je n'y voyais plus rien. Pourquoi autant de précautions, je n'étais pas un criminel tout de même ! Ils me poussèrent ensuite à l'extérieur sans ménagement. Au dehors, je sentais la chaleur des rayons du soleil sur ma peau. Nous marchions dans ce qui me semblait être une ruelle qui déboucha bientôt sur une artère plus importante. D'après moi, c'était certainement la voie principale qui menait au palais, car il y avait beaucoup de bruit, d'odeurs et de gens autour de nous. J'entendais des bribes de conversations, un marchand négociant avec son client, une mère faisant des remontrances à son enfant et même quelques

abolements de chiens un peu plus loin. J'imaginai aisément un flot tumultueux d'hommes et de femmes qui vaquaient à leurs occupations quotidiennes. Après de longues minutes à marche forcée, nous arrivâmes devant ce qui me parut être l'entrée du palais royal. Une voix rauque nous stoppa net : « Halte ! Que venez-vous faire ici ?

– Le juge-inquisiteur nous a ordonné de présenter cet espion à l'audience royale, répondit l'un des deux gardiens de prisons qui m'escortaient.

– Je vois... Maintenant montrez-moi vos laissez-passer ! poursuivit la voix sur un ton toujours aussi rude. ».

Après quelques instants, j'entendis le son caractéristique d'une clé qui déverrouillait un verrou, puis le grincement d'une lourde porte que l'on ouvrait. Un coup de pied dans le bas du dos m'indiqua qu'il fallait que j'avance droit devant moi sans plus tarder. Nous passâmes par une cour pavée avant de pénétrer dans un bâtiment, que je supposai être le palais royal, et nous empruntâmes un escalier interminable. Enfin arrivés sur le palier, une voix aiguë nous annonça et nous entrâmes après ce drôle de périple dans ce qui était vraisemblablement la salle d'audience royale. L'un des deux gardes enleva brutalement la toile de jute qui couvrait ma tête

depuis tout ce temps. La clarté soudaine m'obligea à plisser les yeux quelques instants.

Je découvris ensuite une imposante salle rectangulaire éclairée par de grandes fenêtres qui perçaient des murs épais en pierres blanches et lisses. De somptueuses fresques colorées, représentant des animaux et des végétaux divers et variés, étaient peintes sur le plafond en stuc blanc. Des hommes en armes immobiles et aux visages impassibles étaient disposés en rangs d'oignons le long des murs latéraux. Devant moi, au fond de la salle se trouvait une estrade en bois sombre sur laquelle reposait un trône étincelant, couvert d'or et de pierres précieuses. À ses côtés se tenaient debout plusieurs personnes qui discutaient entre elles sans même me remarquer. Au bout d'un moment, des trompettes sonnèrent l'entrée fracassante de la reine qui émergea d'une petite porte dissimulée dans le mur derrière le trône. Tout le monde se tut et la souveraine s'installa sur le siège royal. Elle semblait très vieille, une chevelure couleur de cendre et son visage, traversé par de profondes rides, ne laissait transparaître aucune émotion. Son regard fixé sur moi me transperçait de part en part. Elle semblait me jauger, comme l'indiquait le froncement de ses sourcils broussailleux qui détonnaient avec la taille ridicule de ses petits yeux noirs emplis de malice.

Elle se tourna vers l'homme qui se tenait debout à sa gauche et lui fit un signe de la tête. De petite taille, mince et le visage émacié, il portait un pantalon et une longue redingote grisâtres ainsi que des mocassins noirs. « Faites avancer le prisonnier ! ordonna-t-il aux gardes qui m'escortaient. Ils s'exécutèrent sur-le-champ. Quand je fus arrivé à quelques pas du trône, il s'adressa à moi directement. Stop ! Déclinez votre identité.

– Je ne suis qu'un voyageur perdu, répondis-je.

– Le juge-inquisiteur qui a examiné votre cas affirme le contraire. Il dit que vous êtes un espion. Pour qui travaillez-vous donc ?

– Détrompez-vous, je ne suis pas un espion. Je suis venu à Kafara pour trouver de l'aide, car je ne sais pas comment rentrer chez moi !

– Pour quelle puissance travaillez-vous ? répéta-t-il avec froideur.

– Je ne travaille pour personne ! J'ai été victime d'un accident dans une forêt située à côté de mon village natal. Je me suis évanoui, puis éveillé dans une grotte au beau milieu du désert. J'ai ensuite croisé des gens qui m'ont révélé l'existence de Kafara. C'est la stricte vérité, je vous le jure !

– Il divague ou bien il ment. Soit il est fou, soit c'est un espion. C'est une évidence votre majesté, dit-il en se tournant vers la reine. ».

Chapitre 10 – Le jugement

Je fus abasourdi par la conclusion pour le moins douteuse et étriquée de l'homme en gris. Je lançai un regard de dépit à la reine qui était justement en train de m'observer. Je cherchai désespérément dans son regard une lueur d'espoir, mais son visage resta aussi froid que le marbre. Elle fit ensuite un geste de la tête à une femme âgée qui se tenait debout à sa droite. Une coiffe en forme d'oiseau, ou peut-être était-ce véritablement un oiseau, était délicatement posé sur ses cheveux hirsutes. Le teint pâle et les yeux d'un vert profond, la taille fine, elle portait une robe chamarrée et des bottines de cuir marron. Elle me fit une impression assez étrange, d'autant plus qu'elle s'était parée de divers colliers de pierres fines et autres bracelets colorés. Le tout me paraissait manquer un peu de cohérence et fit surtout beaucoup de bruit lorsqu'elle se déplaça vers moi pour m'interroger.

Elle décrivit plusieurs cercles autour de moi, les mains tendues à une dizaine de centimètres de mon corps. À ce moment-là, je ne savais pas du tout ce qu'elle faisait. Après quelques minutes de ce petit manège, elle s'arrêta net pour me dévisager et m'examiner de la tête aux pieds. Puis, elle me tourna le dos sans m'adresser la parole pour rejoindre sa place auprès de la reine. « Votre majesté, je ressens clairement de mauvaises vibrations qui émanent de cet individu ! Il ne dit pas qui il est vraiment, je sens qu'il nous cache la vérité. Il est certainement possédé par un mauvais esprit de la nature, ce qui explique pourquoi il tient des propos incohérents, conclut sèchement la femme qui arborait un volatile comme chapeau ! ».

J'étais une nouvelle fois abattu par la sottise de cette conclusion qui aurait pu me faire rire si ma vie n'avait pas été en jeu. La reine de glace, sur son trône doré, ne laissait rien transparaître quant à ses intentions à mon égard. Un silence long et pesant régnait dans la salle d'audience. « Monsieur le juge-inquisiteur.

– À votre service majesté ! répondit l'homme qui m'avait déclaré espion le matin dans la prison.

– Maintenez-vous votre accusation d'espionnage ?

– Certes, c'est une hypothèse probable, votre majesté. S'adressant à la cour, la souveraine poursuivit ainsi.

– La sécurité de la reine et la pérennité de notre royaume sont des priorités absolues. Le prisonnier n’a pas su nous convaincre et les arguments de nos conseillers les plus éminents non plus. L’affaire est donc entendue. Dans le doute, je déclare le prisonnier coupable d’espionnage et requiert contre lui la peine capitale. L’exécution aura lieu demain au lever du soleil. Que ceci soit écrit, puis accompli selon notre bonne volonté, conclut la reine. ».

J’étais choqué par ce verdict inattendu ! Les bras m’en tombaient. Comment la reine pouvait-elle me condamner à mort alors que je n’avais commis aucun crime ? Aucune preuve, aucune justification censée ! Où était la justice dans cette mascarade de procès ? Une voix s’éleva alors dans le brouhaha qu’avait suscité la décision royale. C’était une femme d’âge mûr au teint pâle et aux cheveux noirs de jais. « Ma reine, je vous en prie, écoutez-moi ! Le bruit confus qui traversait la foule s’estompa presque immédiatement.

– Qu’y a-t-il très chère sœur ?

– Vos conseillers se trompent. Le prisonnier n’est pas un espion. Sa façon de parler, ses vêtements, son ignorance manifeste... Tout montre que c’est un étranger qui se trouve loin de chez lui. Son visage est celui d’un homme sincère, ma sœur, montrez-lui

votre grandeur en faisant preuve de clémence à son égard !

– Tes arguments sont raisonnables et tes intentions louables, j'en conviens fort bien. Cependant, as-tu pensé à moi ? Devrais-je prendre le risque de relâcher un espion qui pourrait m'assassiner ? Que deviendrait le royaume sans sa souveraine ?

– Je me porte garante pour lui ma reine et cela sur ma vie s'il le faut !

– Il suffit ! Je t'ai laissée t'exprimer, sois donc reconnaissante pour cela. Il n'appartient qu'à moi seule de décider. Je maintiens donc mon jugement. Je ne veux plus entendre parler de cette affaire. Faites disparaître le prisonnier de ma vue à présent ! ».

On remit la toile de jute sur ma tête tandis que j'étais sous le choc de cette décision. Les yeux dans le vague, l'esprit suspendu entre deux eaux. Les soldats me ramenèrent dans ma funeste prison sans que je puisse manifester la moindre opposition.

Chapitre 11 – La princesse

J'étais toujours sidéré par la sentence prononcée par la reine au matin. Mille et une pensées traversaient mon esprit perturbé. Pourquoi étais-je arrivé dans cet endroit affreux ? Comment prévenir ma mère et mes proches ? Allaient-ils vraiment m'exécuter à l'aube ? Étais-je en train de rêver ? Ou tombé dans un comas profond suite à mon accident dans la cabane de chasse ? Et si tout cela n'était qu'un mauvais rêve ? Allais-je me réveiller dans un lit d'hôpital ? À la limite de la folie, je me réfugiai dans la seule chose qui me restait, à savoir la prière. J'invoquais alors une partie de la journée le secours du ciel, car il n'y avait plus qu'une intervention céleste pour me sauver de ce borbier inextricable. J'adressais mes prières à qui voulait bien les entendre durant toute la nuit.

Le temps passa si vite ! De la petite lucarne de mon cachot, j'apercevais au loin une lumière poindre à l'horizon, annonçant le lever du soleil et signant par

la même mon arrêt de mort. Le bruit d'une clé dans le verrou de la porte de ma cellule me fit brusquement sursauter. Ils venaient déjà me chercher ! Par instinct, je me recroquevillai sur moi-même dans le coin le plus obscur de mon cachot, les jambes pliées et la tête dans les genoux. Le grincement de la porte et quelques pas lugubres m'annonçaient que mes tourments prendraient fin sur l'échafaud. Une main froide se posa sur mon épaule : « Il faut faire vite, vous devez vous enfuir pendant qu'il en est encore temps ! murmura une petite voix à mon oreille. ».

Surpris, je me redressai et je vis la sœur de la reine penchée sur moi, celle-là même qui avait tenu tête à sa souveraine et pris ma défense dans la salle d'audience. « Levez-vous je vous prie. ». Je m'exécutai sans rien dire, ne comprenant pas ce qui se tramait. Elle coupa les liens qui m'entravaient et me prit par la main, me conduisant hors de la prison. Sur le chemin, je vis les gardes enivrés qui ronflaient bruyamment affalés sur leurs chaises ou qui dormaient à même le sol. Nous marchâmes un bon moment dans un dédale de ruelles obscures et désertes avant de nous arrêter devant ce qui ressemblait à un puits désaffecté. Entre-temps, j'avais par miracle retrouvé mes esprits et je savais tout à coup, au fond de moi, que le ciel m'avait bel et bien entendu.

« Écoutez-moi attentivement je vous prie ! Vous allez descendre dans ce puits. Au fond, grattez le sable sous vos pieds. Vous trouverez une trappe qui donne accès à un tunnel étroit qui mène hors de la cité, déclara-t-elle la voix tremblante.

– Vous ne venez pas avec moi ? répliquai-je étonné.

– Non, je dois rester ici pour expier mes fautes et pour tenter de raisonner ma sœur.

– Mais si elle apprenait ce que vous avez fait pour moi, vous pourriez en mourir !

– Non, ne vous inquiétez pas. Ce pouvoir sur moi, elle ne le possède pas, pas encore du moins.

– Vous me sauvez la vie, comment vous remercier ?

– Restez en vie ! C'est comme ça que vous pourrez me remercier. Puis, elle retira la bague en argent dans laquelle était enchâssée une pierre de lune noire qu'elle portait à son annulaire droit. Elle la glissa dans ma main et elle continua. Nous sommes sept princesses à qui le roi à léguer son royaume. Je suis la deuxième et vous connaissez déjà la première née.

– La reine !

– C'est exact, dit-elle en baissant les yeux. Vous savez, ma sœur était une bonne personne avant. Mais après le départ de notre père, son cœur s'est endurci et a été progressivement corrompu par le pouvoir et les richesses. Malheureusement pour nous, l'avidité et les

désirs insatiables ont poussé la reine à chasser mes sœurs hors de la cité.

– Je ne comprends pas bien, qu’attendez-vous de moi ?

– Retrouvez ma jeune sœur, la troisième princesse. Elle se cache dans une grande forêt située à l’Ouest. Elle vous aidera à trouver un moyen de rentrer chez vous. Maintenant, fuyez ! ».

Je sautai dans le puits sans me faire prier. En bas, je relevai la tête pour faire un dernier signe à ma bienfaitrice, mais elle n’était plus là. Je grattai le sol et je trouvai aussitôt une trappe en bois que j’ouvrai sans peine. Une petite échelle me permit de descendre dans un couloir obscur. Je me faufilai à l’intérieur et me dirigeai à tâtons droit devant moi pendant un long moment, jusqu’à ce que je sois stoppé par une plaque d’acier. Je la poussai de toutes mes forces et après quelques efforts, elle finit par céder. Le tunnel débouchait dans une petite cavité souterraine. Au-dessus de moi filtraient des rayons lumineux qui indiquaient la sortie. J’escaladai la paroi et je dégageai les quelques pierres qui me séparaient du grand air. J’émergeai en plein désert alors qu’un soleil rougeoyant entamait sa course dans le ciel. Mon cœur était emplí de reconnaissance, un prix qui me parut dérisoire pour la liberté que je venais de gagner !